



HAL
open science

L'image des Républicains dans La Fortune des Rougon

Arnaud Verret

► **To cite this version:**

Arnaud Verret. L'image des Républicains dans La Fortune des Rougon. Relire La Fortune des Rougon, 150, Classiques Garnier, p. 271-283, 2015, " Rencontres – Études dix-neuviémistes ", 978-2-8124-6036-4. hal-01478227

HAL Id: hal-01478227

<https://hal.science/hal-01478227>

Submitted on 28 Feb 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'IMAGE DES RÉPUBLICAINS DANS *LA FORTUNE DES ROUGON*

Narrant l'insurrection du Var lors du coup d'État de décembre 1851, le roman *La Fortune des Rougon* appartient aux volumes à sujet politique du cycle des *Rougon-Macquart*. Il est notamment celui où l'image des républicains est la plus travaillée puisque ces derniers y apparaissent comme une force d'opposition à l'Empire naissant et plus généralement aux éléments réactionnaires du parti de l'Ordre— légitimistes, orléanistes, bonapartistes, cléricaux¹. Or, dans une œuvre où l'on ne cesse de parler de la République et de ses partisans, la vérité le cède peu à peu à la parole et au fantasme, et la description des acteurs de l'histoire devient propice à fluctuations. Il est alors frappant de remarquer qu'en se fondant sur l'antagonisme total entre soutiens et opposants à l'Empire, en alternant les points de vue et en variant les narrations, le récit élabore une image binaire des républicains présentés tantôt positivement tantôt négativement sous un exact contraire. À ce titre, *La Fortune des Rougon* ne tend pas à établir un portrait typologique des insurgés démocrates mais bien une histoire de leurs représentations.

Il y eut, lors de la rédaction du roman commencée au printemps 1869, un regain d'intérêt pour les actions menées par les républicains et leur comportement durant ces journées de décembre. Dans un contexte de manifestations violentes à l'encontre du régime impérial et de fragilisation de celui-ci, une polémique opposa particulièrement des journalistes républicains et l'ancien préfet du Var Pastoureau qu'on accusa de la double exécution du prisonnier Martin Bidouré². Zola put également consulter l'ouvrage d'Eugène Ténot, publié peu auparavant, *La Province en décembre 1851*, qui entendait offrir un tableau juste et bienveillant de l'insurrection de décembre à l'inverse de celui d'Hippolyte Maquan, *Insurrection de décembre 1851 dans le Var. Trois jours au pouvoir des insurgés*, dont le but avait été d'accabler outre mesure ceux qui avaient pris les armes³. De ces deux sources provient sans doute l'image contrastée des républicains dans *La Fortune des Rougon* qui apparaît ainsi, comme l'était d'ailleurs l'étude historique de Ténot, une tentative littéraire de rétablissement de la vérité où Zola, journaliste pamphlétaire contre les folies de l'Empire, ne cache cependant pas son parti pris en faveur des vaincus⁴.

¹D'autres romans comme *Le Ventre de Paris* ou *La Débâcle* présentent des républicains aux prises avec les partisans de l'Empire. Mais dans l'un, le personnage de Florent est isolé et, se méprenant sur la possibilité d'un complot, ne représente jamais une véritable menace à la stabilité du régime ; dans l'autre, l'effondrement de l'Empire est relégué au second plan narratif et les sympathisants républicains Maurice ou Chouteau deviennent peu à peu communards. Pour une étude historique des républicains et de l'insurrection de décembre dans le sud-est, Maurice Agulhon, *La République au village. Les populations du Var de la Révolution à la II^e République*, Seuil, « L'Univers historique », 1979.

²Rencontré par la troupe peu avant la prise d'Aups, Martin Bidouré avait été blessé par balle, sabré et laissé pour mort. Ayant survécu à ses blessures, soigné à l'hôpital, il fut finalement exécuté par les gendarmes. Pour cette raison on dit de lui qu'il fut « fusillé deux fois ».

³Eugène Ténot, *La Province en décembre 1851, étude historique*, 2^e éd., Paris, Le Chevalier, 1868 ; Hippolyte Maquan, *Insurrection de décembre 1851 dans le Var. Trois jours au pouvoir des insurgés. Pensées d'un prisonnier*, H. Bernard éditeur, Draguignan, 1853. C'est plus précisément le chapitre VI de Ténot qui fut abondamment repris par Zola dont la pagination entre parenthèses laisse entendre qu'il a utilisé l'édition de 1868 et non celle de 1865. Il n'est pas certain qu'il ait lu Maquan, la mention de cet auteur se faisant par l'intermédiaire de Ténot qui en cite des extraits. Émile Zola, « Plan de *La Fortune des Rougon* », Dossier préparatoire de *La Fortune des Rougon*, BnF, ms. NAF 10303, f^o16r-23r. Enfin signalons un troisième ouvrage dont Zola écrivit un compte rendu dans *La Tribune* du 29 août 1869 : celui de Noël Blache, *Histoire de l'insurrection du Var en décembre 1851*, Paris, Le Chevalier, 1869, in *Zola journaliste. Articles et chroniques*, textes choisis et présentés par Adeline Wrona, Paris, Garnier-Flammarion, 2011, p. 154-160.

⁴ « Que la vérité historique est lente parfois à se faire ! Il semble que des faits contemporains devraient être connus de tout le monde, dans leurs moindres détails. Et souvent ce sont précisément ceux-là sur lesquels il est le plus difficile de porter un jugement certain, surtout lorsque le parti du plus fort a intérêt à les dénaturer. Jusqu'à ces derniers temps, on a laissé dormir, dans les rapports de l'administration et dans les journaux favorables au coup d'État, les monstrueuses et lâches accusations dirigées contre ceux qui, en 1851, s'armèrent pour la défense du droit et de la liberté. » *Ibid.*, p. 157-158.

Aussi s'agit-il d'analyser comment le roman développe, à partir de mêmes événements ou détails de l'histoire, deux représentations parfaitement antithétiques de ces contingents populaires, l'une relevant d'un discours naturaliste vrai en même temps qu'enthousiaste, l'autre des imaginations et des peurs vives des bourgeois, conduisant à un jeu de symboles qui renverraient une image élogieuse et grandie ou grotesque et basse d'une même réalité.

LES REPUBLICAINS, « HOMMES IGNORANTS, RUDES, INTREPIDES, INDEPENDANTS, STUPIDES MAIS ARDENTS¹ »

L'image des républicains est d'abord celle véhiculée par la narration principale. Celle-ci, quoiqu'elle pointe avec clairvoyance leurs faiblesses, leur demeure favorable. Comme une première explication à leurs motivations et leur conduite, elle souligne l'ignorance des insurgés, justifiée par leur extraction populaire, leur absence d'éducation ou leur formation incomplète. Ainsi Mourgue, le paysan de Pujols auquel Silvère est enchaîné, n'entend que le patois et ne sait pas même pourquoi il a pris les armes (442). Autodidacte, l'apprenti charron est, quant à lui, l'homme peuple, habitué au travail manuel mais refusant l'abrutissement (39). Il a comme d'autres révolutionnaires zoliens – Étienne Lantier, Maurice Levasseur – accumulé des bribes de lectures mal digérées pour se forger ses connaissances politiques et passé des heures interminables à acquérir des rudiments de science qu'un autre aurait maîtrisés aisément. Si « rien ne détraque autant un esprit qu'une pareille instruction, faite à bâtons rompus, ne reposant sur aucune base solide » (210), il en résulte chez lui une fièvre intellectuelle en même temps qu'une candeur à s'émerveiller de l'immensité du savoir qui lui échappe encore. « Ce fut un naïf, un naïf sublime, resté sur le seuil du temple, à genoux devant des cierges qu'il prenait de loin pour des étoiles. » (211)

L'ignorance acceptée permet la sincérité et l'intégrité intellectuelle et morale. Sa naïveté donne au peuple seul le sens du sublime comme devant Miette voulant, pour remercier les ouvriers de leur sympathie, porter leur drapeau (70). Puis, des dispositions comme celles de Silvère se traduisent en politique par une exaltation de l'idéal démocratique républicain pour lequel le jeune homme se passionne bientôt, « aveuglé d'enthousiasme » (213). Ce sont des sentiments généreux qui l'animent, proches de l'amour, qui lui font mettre sur un pied d'égalité Miette et la République (52) et lui font prendre les armes pour les défendre. Tous les républicains d'ailleurs, imprégnés du souvenir des levées en masse et des idéaux de justice et de bonheur universels, ont ainsi « rêvé une grande guerre, la révolte d'un peuple, la conquête glorieuse du droit » et, apprenant que la France s'est soumise, « pleur[ent] [leur] foi morte, [leur] rêve de justice évanoui » (312). Car dans l'art militaire comme dans la lecture de l'histoire, ils restent des paysans, des ouvriers malhabiles au combat doublés de rêveurs. Leur rassemblement, spontané, est honorable mais peu efficace. Leur chef improvisé, le journaliste Camille Duteil proclamé général², commet des erreurs grossières conduisant au massacre de Sainte-Roure. Surtout, les insurgés ne savent rien du succès du coup d'État à Paris, ce qui leur fait continuer le combat vainement. C'est là un autre trait des républicains zoliens – tel Florent dans *Le Ventre de Paris* : ignorants de l'inutilité de leur révolte, incapables de poser un regard lucide sur leurs actions, ils sont enfermés dans l'illusion d'une lutte noble sans se douter que l'ennemi, rompu aux manœuvres les plus basses, les écrasera implacablement³.

¹Émile Zola, « Plan de *La Fortune des Rougon* », Dossier préparatoire de *La Fortune des Rougon*, *op. cit.*, f°4r.

² Le personnage demeure anonyme dans le roman, seulement nommé comme « l'homme au sabre ».

³ « Il se berçait dans ses rêveries d'illuminé, il bâtissait des épopées gigantesques, voyant en plein idéal des luttes homériques, des sortes de tournois chevaleresques, dont les défenseurs de la liberté sortaient vainqueurs, et acclamés par le monde entier. » (224) Ténôt voyait un facteur tragique dans cette ignorance du destin qui précipita l'écrasement des républicains, tandis que Maquan y décelait un signe de compromission. Le roman, soulignant l'inexpérience et la faiblesse du commandement insurgé et anticipant sur le désastre à venir, se situe dans la ligne de Ténôt.

Cette noblesse des républicains, si elle est inutile, caractérise néanmoins autant leurs intentions que leur attitude. Zola est ici fidèle à Ténor et à son entreprise de réhabilitation. Les insurgés sont mus par le seul souhait de restaurer la Constitution violée par le prince-président et placent de ce fait leur lutte sous le sceau de la légitimité patriotique (232). Ils ne sont plus des révolutionnaires mais les gardiens d'un ordre établi qui accomplissent leur devoir, tandis que c'est le parti de l'Ordre qui, malgré l'imposture de son nom, cause des troubles radicaux et trempe dans ce qui s'apparente à une rébellion. En conséquence, lors de la traversée des villes, la narration insiste logiquement sur l'honnêteté tranquille de ces colonnes armées qui pourraient mettre le pays à feu et à sang. Alors que l'on accuse communément les « rouges » d'être des brigands, des barbares qui ne chercheraient que le pillage et le meurtre¹, l'unique sollicitation faite à Plassans est celle d'obtenir des vivres et un peu de repos – autant de nécessités humbles et universelles – que le maire M. Garçonnet consent à accorder, malgré son antipathie, comprenant que la ville a peu à perdre et beaucoup à gagner à cette demande largement recevable². L'épisode fournit en outre un premier exemple de divergence des regards puisqu'il se clôture par l'image des femmes de Plassans qui, osant passer leur tête à la fenêtre, découvrent « ces terribles insurgés, ces buveurs de sang allant à tour de rôle boire à la pompe du marché, dans le creux de leur main » (235). La chute de la phrase passant de l'imagination à la réalité, des prétendus vampires faits hommes à de pauvres affamés recueillant l'eau publique permet à la fois de souligner tout le calme et le peu d'exigences de ceux qui auraient pu s'imposer par la force en même temps que le ridicule des dérives cauchemardesques bourgeoises. Un semblable travail de dédouanement est entrepris à propos du traitement des otages :

la vérité était que les insurgés traitaient ces messieurs avec la plus grande douceur. Ils leur firent même servir, le soir, un excellent dîner. Mais, pour des trembleurs comme le receveur particulier, de pareilles attentions devenaient effrayantes : les insurgés ne devaient les traiter si bien que dans le but de les trouver plus gras et plus tendres, le jour où ils les mangeraient. (310)

Là encore, la précision permet de rétablir la vérité sur ces républicains taxés des pires méfaits, mais aussi de moquer leurs prisonniers par le raisonnement absurde de Peirotte dont la lâcheté a déjà été signalée et qui tombera précisément sous les balles des soldats.

Puis, c'est la bravoure des républicains qui ressort nettement. Confiants en leur soulèvement, certains de leur cause, ils progressent dans une avancée qu'ils veulent optimiste et valeureuse :

la bande insurrectionnelle, dans la campagne froide et claire, reprit sa marche héroïque. C'était comme un large courant d'enthousiasme. Le souffle d'épopée qui emportait Miette et Silvère, ces grands enfants avides d'amour et de liberté, traversait avec une générosité sainte les honteuses comédies des Macquart et des Rougon³. (242)

¹L'ouvrage de Maquan développe cette représentation. Il esquisse par exemple un rapprochement entre les armées sarrasines du Moyen Âge et les colonnes du bourg de la Garde-Freinet devenu La Palud dans le roman : « c'est là que l'antique barbarie musulmane avait planté et longtemps défendu son drapeau, si funeste à la civilisation européenne. C'est là aussi, en décembre 1851, avec plus d'ensemble et d'énergie que partout ailleurs, c'est là que le socialisme, cette barbarie des temps modernes, devait lever l'étendard de la révolte contre toutes les lois divines et humaines ». Hippolyte Maquan, *Insurrection de décembre 1851*, op. cit., p. 14.

²Cette demande est même la seule raison pour laquelle les insurgés ont traversé Plassans au lieu de se porter directement sur le chef-lieu (233-234).

³Zola avait d'abord inclus une référence explicite à l'épopée homérique : « Ces insurgés, qui promenaient leur colère de justes, irrités parmi tant de sottises et de hontes, semblaient obéir à ces poussées d'un dieu qui jettent, dans Homère, les guerriers en avant. » Émile Zola, « Manuscrit autographe de *La Fortune des Rougon* », Dossier préparatoire de *La Fortune des Rougon*, op. cit., f°215r-216r. On peut interpréter la disparition de cette référence par son manque de réalisme ou par une volonté de démythifier la République. L'épopée s'apparente à une fiction qui participe d'une mythologie funeste que la réalité et ses massacres vont vite démentir. Sortir du cadre de l'épopée, c'est sortir de l'illusion de Silvère qui dénombre à la manière de l'aède les guerriers au chapitre I ; c'est aussi ne pas faire le jeu des puissances réactionnaires qui mythifient en mauvaise part les républicains pour mieux vanter leurs exploits. En effet Rougon, Granoux et Roudier racontent comme un

Cette assurance noble tourne même à une belle crânerie : Miette portant haut son drapeau au premier rang se plaît à défilier sous les fenêtres de Plassans et se fâche quand Silvère veut l'en soulager (230, 245)¹. Avant même de se battre, se doutant de leur échec à venir, d'aucuns refusent la désertion par solidarité et s'ils parlent d'abandonner le combat, c'est pour attendre les balles sur la route, sacrifiés, prêts à montrer comment meurent de vrais républicains (313). Certes, par la suite, à Sainte-Roure, la simple vue de l'uniforme et les premiers échanges de tirs font se débâter la plupart des groupes (314). Mais la narration le précise pour mieux valoriser la poignée de braves qui restent, dont l'héroïsme, il est vrai, se délité encore dans les cris de « sauve qui peut » (317) : de même que les rêves de justice pèsent peu face aux convoitises et aux manœuvres des Rougon, l'épopée à laquelle Silvère croit, le courage que montrent encore ses frères d'armes appartiennent définitivement au passé et ne peuvent résister aux massacres modernes de la troupe impitoyable.

LES REPUBLICAINS, « FAINEANTS, SCELERATS, VOLEURS, ASSASSINS » (129)

Si, par sa méthode et son souci de documentation, le roman naturaliste entend établir des vérités, il analyse tout autant les conceptions et les représentations, mêmes erronées, d'une époque. Pour cela, il inclut d'autres discours ou points de vue pour en démontrer au mieux la fragilité, au pire la fausseté. Dans *La Fortune des Rougon*, les forces réactionnaires de Plassans véhiculent ainsi une légende noire des républicains, alors répandue et diamétralement opposée à celle portée par la narration principale. À leurs yeux, le républicain devient l'Autre par excellence, l'ennemi mortel fantasmé, que l'on soupçonne de tous les crimes, en qui l'on a tendance à rejeter tout ce qui effraie : en un mot « un monstre gorgé de sang dont la guillotine [est] l'ignoble pourvoyeuse » (136)². Pour les bourgeois et nobles hantés par le spectre de juin 1848, le « rouge » partage avec le monstre sa fièvre, sa folie, sa violence et suscite en retour la terreur. Loin de poursuivre une cause philanthropique idéale, le républicain devient alors un rebelle dangereux par une perversion de ses objectifs : le prétendu maintien de l'ordre politique cache des appels au meurtre et à la destruction, la juste distribution des richesses la volonté de piller et voler « les honnêtes gens³ ». L'origine populaire de ces misérables combattants, dans ce Plassans où la division entre quartiers influe tellement sur la vie de la cité, apparaît comme un facteur aggravant et sert à les rejeter dans la lie de l'humanité : « que chacun de nous prenne un fusil et qu'on les tue comme des chiens, écrit Vuillet ; on me verra au premier rang, heureux de débarrasser la terre d'une pareille vermine » (376)⁴. Le républicain représente bientôt le péril suprême puisqu'il incarne une double menace à la stabilité politique, mais aussi et surtout à la prospérité matérielle. « Il s'agi[t] de tuer la

épisode homérique celui de la glace cassée (345). Zola préfère, lui, parler des républicains historiques, tels qu'ils ont vraiment existé pour mieux les réhabiliter. Sur cette question, David Charles, « *La Fortune des Rougon*, roman de la Commune », *Romantisme*, n°131, 2006, p. 108-110.

¹L'épisode est inspiré de Césarine Ferrier citée par Ténnot dans *La Province en décembre 1851*, *op. cit.*, p. 136. Zola le dramatise cependant en imaginant la mort tragique de Miette quand la vraie femme s'exila aux États-Unis avec son époux. Maurice Agulhon, « Aux sources de *La Fortune des Rougon*. Deux types d'insurgés de 1851 », *Europe*, n°468-469, 1968, p. 164-166 ; *La République au village*, *op. cit.*, p. 455-463. Zola en a fait un symbole qu'elle n'incarna sans doute pas aussi puissamment dans la réalité.

²Les réactions exacerbées des bourgeois de Plassans se justifient d'autant plus si l'on considère envisageable une lecture communarde du roman.

³ On connaît la fortune de l'expression que l'on retrouve à la fin du *Ventre de Paris* et qui désigne des personnes pas forcément mauvaises, mais défendant à tout prix l'ordre institutionnel pour sauver leurs biens qu'ils jugent menacés. Il s'agit de bourgeois, davantage que de nobles, qui sont effrayés par la horde d'insurgés.

⁴« La sensibilité nouvelle fait, plus que tout, redouter la cruauté de la "tourbe" impitoyable. L'imaginaire social qui conforte l'angoisse se fonde moins sur la conscience d'une dangerosité que sur la conviction d'une différence anthropologique radicale. Le peuple menaçant, au sein duquel l'individu ne peut que difficilement accéder au statut de personne, cet "infini d'en bas", n'appartient pas encore totalement à l'humanité. » Alain Corbin, *Le village des « cannibales »*, Paris, Flammarion, « Champs histoire », 1997, p. 134-135.

République » (125), de « massacrer “les rouges” » (160). Rougon et ses comparses vont s’y employer par haine en même temps que pour assoir leur fortune.

Parallèlement, tôt dans le roman, le récit qualifie les habitants du quartier Saint-Marc et de la ville neuve de poltrons. L’effroi des partisans de l’Empire et leurs mensonges pour le dissimuler sont mis en avant. On sait qu’il n’y a pas de lutte réelle avec les républicains si ce n’est une rixe à l’hôtel de ville face à des individus louches certainement peu représentatifs des contingents insurrectionnels. C’est la troupe qui vaincra ces derniers, non les bourgeois abrités derrière les remparts branlants de la ville¹. En attendant, *La Fortune des Rougon*, roman de l’aveuglement sur autrui, détaille amplement les cauchemars croissants du salon jaune et le travestissement de la vérité. Parce que leur monstruosité prétendue est de l’ordre de la projection et qu’elle évolue au gré des terreurs des rentiers, les accusations les plus folles sont lancées à l’encontre des républicains : il ne suffit plus qu’ils soient des forçats évadés, des bandits ; les hommes deviennent des cannibales qui poussent des cris atroces et font prisonniers les honnêtes gens pour les engraisser puis les dévorer au milieu de leurs danses (310, 326, 367)² ; les femmes des sorcières qui tournent, en ronde, autour de leurs marmites où bouillent des enfants (367) ; Silvère devient un tueur de gendarme (237), Miette une apparition diabolique (230). Le paysage provençal où l’on aperçoit, la nuit, des feux de campements insurgés en devient lui-même angoissant (364)³. Peu de doute sur le caractère risible de ces terreurs enfantines, mais utile car elles justifient le massacre et élèvent les lâches au rang de héros. Le fait est qu’elles se répandent comme une traînée de poudre, illustrant par là les dangers de l’obscurantisme que Zola dénonçait déjà dans *Madeleine Férat*⁴. Chaque fois, l’accusation est rapportée au discours direct ou indirect libre de la bouche d’un pleutre pour se répandre, avec conviction, dans toute la population. Partant, la répression à la fin du roman ne peut être qu’impitoyable, surtout lorsqu’elle se conjugue aux appétits des vainqueurs, parce qu’elle a valeur d’exorcisme communautaire :

« Tout se passe comme si un régime ne pouvait alors se fonder solidement qu’en prouvant sa capacité à se baigner dans le sang du monstre, c’est-à-dire du peuple menaçant et de la foule perçue comme forcenée. On oublie que la fonction du massacre n’est pas que de réprimer ; elle est aussi d’apaiser les tensions, de rétablir l’harmonie collective à l’issue d’une période d’angoisse. Bref, exorciser la peur sociale, c’est-à-dire l’horreur inspirée aux membres des classes dominantes par la distance anthropologique qui sépare de l’Autre menaçant, tel semble le moteur des attitudes politiques du pouvoir en un siècle à propos duquel il serait paradoxal de prétendre que la violence collective s’atténue⁵. »

Aussi extravagantes soient-elles, ces représentations ont cependant le mérite de susciter une analyse approfondie de l’image des républicains. Par leur intermédiaire, le roman rappelle au réalisme de la situation historique et évite de présenter les insurgés comme de simples victimes d’une injuste vindicte publique en montrant que tous ne sont pas toujours poussés

¹ Dans son étude du roman, Maurice Agulhon souligne le rôle de ces remparts correspondant à la réalité historique d’Aix pour dire la pleutrierie des rentiers de Plassans et l’oppose au symbole de la colonne en marche.

² L’insulte de cannibales fait sans doute référence aux excès et aux violences de la Révolution de 1789 qu’on eut peur de voir réitérés tout au long du siècle, mais il est également possible qu’elle se fasse l’écho de l’actualité sociale de 1870, tout du moins d’une représentation type de la foule sauvage et monstrueuse. Alain Corbin, *Le village des « cannibales »*, *op. cit.*, p. 138-139. On note en revanche que le fantasme de la conspiration, via des sociétés secrètes républicaines, apparaît peu dans le roman (224) alors qu’un auteur comme Maquan, relayé par Ténnot, insistait dessus.

³ Le rouge des républicains, celui de leur nom, de leurs brassards, de leurs feux, envahit le paysage qui semble une mare de sang, symbole de l’horreur ressentie par les compagnons de Rougon. Le processus de projection est semblable aux yeux des insurgés : quand ils s’avancent auparavant sur la route d’Orchères, le paysage prend l’allure de ruines grandioses, cette fois symbole du combat épique qu’ils veulent livrer pour sauver un régime qu’ils savent en délitescence. Dans le fond, seules quelques clartés diffuses et des nappes de brouillards lumineux traduisent l’espoir de voir cette lutte aboutir.

⁴ C’est Ténnot, une fois de plus, qui cite à de multiples reprises ces fausses accusations d’orgies, de farandoles, d’anthropophagie autour des cadavres. Comme lui, Zola veut revenir à une étude exacte des faits pour conclure à l’honorabilité du peuple face aux partisans de l’Empire.

⁵ Alain Corbin, *Le village des « cannibales »*, *op. cit.*, p. 135-136.

par les ambitions les plus nobles. Il dévoile l'ambiguïté, pour ne pas dire la culpabilité de certains. Les deux camps de l'époque sont alors renvoyés à la responsabilité de leurs fautes. Les républicains aussi suivent en aveugles la rumeur comme le montre l'exemple de Chantegreil qu'ils accusent sans même le connaître et qu'ils réhabilitent dès que l'un d'eux le défend (68-69). Surtout, s'il n'est bien sûr pas question de cannibales et de sorcières ailleurs que dans les visions des bourgeois du salon jaune, la narration précise que « chaque parti a ses grotesques et ses infâmes » (197). Jouisseur, alcoolique, paresseux, violent, Macquart est le type même de l'individu soutenant la révolte par jalousie et désir de vengeance envers ceux qui se sont enrichis à son détriment¹ ; Aristide Rougon celui de l'homme misant sur la République par arrivisme, prêt à la trahir immédiatement pour se donner au plus offrant. C'est qu'il existe deux types de républicains aux yeux de Zola pour qui le révolutionnaire est sympathique tant qu'il est épris de liberté et de justice, mais blâmable quand il se livre à ses appétits, se fait calculateur et politicien pour prendre le pouvoir ou s'enrichir. Tout le drame des premiers est d'être le plus souvent faibles, de se laisser présenter comme des monstres et de périr dans la répression sans avoir pu prouver le contraire².

SYMBOLES ET VERITE

Inspirées des sources contraires de Zola, deux visions antithétiques des républicains sont donc développées dans *La Fortune des Rougon*. Il est remarquable que, s'intéressant au regard porté par ses personnages et à la lecture de l'histoire, Zola relève souvent de mêmes éléments du réel pour en analyser les divergences totales d'interprétation : l'exemple a déjà ainsi été relevé d'un semblable paysage nocturne où les insurgés perçoivent « une vaste mer de clartés diffuses », tandis que Rougon et ses acolytes y voient « s'étaler des mares de sang ». Mais le procédé est encore plus flagrant quand ce sont exactement les mêmes détails qui retiennent l'attention et qu'on élève de part et d'autres des deux camps en symboles, allégories ou métaphores. Il s'agit alors de voir comment ces derniers contribuent aussi à la lutte pour faire éclater la vérité car bien souvent ce n'est pas la réalité des faits que conteste le récit naturaliste, mais leur utilisation qu'il rejette ou fait mine d'accepter pour en faire non plus un objet de honte, mais un motif de fierté et de beauté paradoxale des accusés. Au sein d'un système d'images renvoyant à l'animalité dangereuse, les cibles sont toujours les mêmes : Miette ou la foule populaire, la première, parce qu'elle frappe la vue en tant que femme-enfant porte-drapeau, concentrant en elle des traits appliqués plus généralement à la bande. Il est loisible d'en étudier au moins deux en guise d'exemples.

Si les républicains sont tenus pour des loups sanguinaires (406) par des bourgeois qui craignent d'être saignés comme des poulets³, la narration a devancé cette accusation en en faisant dès la fin du chapitre I un trait caractéristique de la beauté de Miette : quand elle découvre les insurgés avant de les rejoindre, « ses dents blanches, à mesure que défil[ent] les fusils et les faux, se montr[ent] plus longues et plus aiguës, entre ses lèvres rouges, pareilles aux crocs d'un jeune loup qui aurait des envies de mordre » (66)⁴ ; le trait est rappelé juste avant le combat de Sainte-Roure (316). Autrement dit la narration fait de l'accusation du loup un objet d'orgueil et de grâce sauvage. Plus exactement, le roman dissocie les bêtes nobles des prédateurs bas. Parce qu'il est brutal, maladroit, ardent, le peuple est un loup mais n'a pas en

¹ Les ouvriers ont une image déplorable de sa paresse (227), les hommes dont il s'entoure sont épais et dociles (228-229) et lui-même n'hésite pas à trahir dans le guet-apens de la mairie (395-397).

² Il est constant chez Zola que les vrais révolutionnaires – Florent, Maurice ou même Jacques Damour dans la nouvelle du même nom – paient par la mort ou l'exil leur participation aux événements, tandis que des manipulateurs comme Berru ou Chouteau n'en sont pas inquiétés.

³ Émile Zola, « Manuscrit autographe de *La Fortune des Rougon* », Dossier préparatoire de *La Fortune des Rougon*, *op. cit.*, f°144r : la phrase a cependant été supprimée dans l'édition définitive.

⁴ Dans le manuscrit la phrase est précédée de la mention, biffée, de son sourire d'extase et de cruauté. *Ibid.*, f°41-1r.

rougir¹, à l'inverse des assassins au pouvoir – gendarmes, ambitieux, qui ont tué autrefois Macquart et aujourd'hui Silvère – dont l'accusation renvoie aux appétits carnassiers et à l'absence de scrupules à faire couler le sang (430-432). Pareillement, la couleur rouge attribuée aux républicains permet de laisser libre cours aux chimères diaboliques les plus absurdes concrétisées par l'apparition de Miette dans les rues de Plassans qui paraît traîner derrière elle une foule de démons noirs (230). Vuillet, dans son article, ne manque pas de grossir ce détail puisqu'il multiplie la jeune femme au nombre de vingt filles dont il fait des créatures infâmes roulées dans le sang des martyrs et abandonnées aux caresses de la bande (376). Cependant, là encore, le récit en propose dès le départ une tout autre interprétation puisque les brassards rouges des chefs que reconnaît Silvère sont synonymes de hiérarchie et de discipline (63), tandis que la pelisse doublée d'une indienne rouge sang dans laquelle Miette s'est enveloppée avec Silvère pour se protéger du froid (46), par laquelle elle deviendra ensuite une Marianne allégorisant la liberté (70-71)², est symbole d'amour et de virginité. Avant même que n'apparaissent dans le récit les accusations les plus éhontées, la vérité est puissamment établie au moyen de ces quelques symboles et images présentés sous un jour bienveillant : le loup n'est plus synonyme de meurtre, mais d'une lutte noble pour survivre face aux vrais criminels ; la couleur sang n'est plus celle de la mort, mais bien celle de la vie ; la foule insurgée n'est plus la tourbe grouillante décrite mais un souffle colossal en marche³.

On peut, pour finir, s'intéresser au personnage de Vuillet puisque c'est lui qui peint le portrait déformé des républicains et utilise, dans son compte-rendu de la marche des insurgés, comme le récit romanesque lui-même, les symboles qu'il juge adéquats à sa cause. *La Fortune des Rougon* offre ainsi une double lecture, héroïque ou infernale, de cet épisode, mais, à la différence d'autres comme la prise de l'hôtel de ville, cette double lecture trouve une trace écrite, fictionnelle ou réelle : celle de l'article de la *Gazette de Plassans* qui dénature et invente ou du roman lui-même qui relate les faits. Aussi si l'on s'accorde à dire que Zola prendra suite de Ténot historien du coup d'État, peut-on émettre l'hypothèse que le très conservateur Vuillet soit le double littéraire de Maquan, lui-même rédacteur de *L'Union du Var* à Lorgues devenu Plassans, et le concurrent direct du narrateur⁴ : c'est Maquan qui, comme Vuillet, faisait de la femme en rouge improvisée déesse de la raison le symbole de la luxure des insurgés⁵ et c'est Ténot qui, comme la narration, mettait en garde dès le début de son récit contre les déformations de la petite presse⁶. Si les représentations outrées de Vuillet l'emportent temporairement dans la fiction, c'est bien le rétablissement de la vérité du narrateur qui doit l'emporter définitivement dans la réalité.

Ainsi l'image des républicains dans *La Fortune des Rougon* s'inscrit dans le projet zolien d'être le plus fidèle à la vérité historique. Le roman n'idéalise pas les insurgés, mais essaie d'en transmettre une perception juste en montrant les faiblesses collectives et le double jeu de certains individus pour comprendre les raisons de leur échec et de l'image haineuse perpétuée à leur propos. Quoiqu'il y ait parti pris pour les insurgés, le discours naturaliste montre les

¹ Adélaïde aime comme une louve (206). Ses bâtards Antoine et Ursule sont, aux yeux de Pierre, des louveteaux (82, 88, 96, 97).

² Si Miette ressemble aussi à une Bacchante antique (44), c'est contre toute attente son innocence qui est mise en avant.

³ On pourrait en effet établir la même comparaison entre les images négatives du grouillement et de la horde et celles positives du flot ou de la tempête pour décrire l'arrivée des républicains.

⁴ Un détail abonde en ce sens : Vuillet accable les insurgés quand Aristide qui dirige le journal républicain suspend précisément son écriture et s'en trouve relayé par la narration. On rappellera cependant qu'à la différence de Maquan, Vuillet n'est pas otage des insurgés, ce qui importe finalement peu puisque ceux-là mêmes qui les ont suivis en captivité en ont une vision aussi faussée que ceux qui les ont vus de loin.

⁵ Hippolyte Maquan, *Insurrection de décembre 1851*, op. cit., p. 26.

⁶ Ténot partage également à plusieurs reprises son peu de goût pour la haine, les plaisanteries impies et les insultes odieuses de Maquan. On retrouve là un des traits de Vuillet dont la lourdeur de style est soulignée dans le roman. Eugène Ténot, *La Province en décembre 1851*, op. cit., p. 130.

plaies pour mieux les guérir. Souvent les qualités des républicains sont aussi leurs défauts et, dans un antagonisme politique exacerbé, leurs ennemis ne vont pas manquer de les présenter en ce sens et les accentuer inconsidérément pour donner libre cours à tous les fantasmes. L'intègre naïf est alors victime de la calomnie des menteurs ; le récit avoisine la satire des lâches dont les différents discours tournent à la caricature mensongère des républicains engagés. Au-delà de la condamnation évidente des bourgeois du salon jaune, prend place surtout une étude approfondie de la rumeur, de la vision de l'autre et du jeu des symboles auquel se livre le récit naturaliste et que l'on retrouvera par exemple dans *Le Ventre de Paris*. Le réalisme zolien ne se limite pas à montrer la réalité sans concession, il illustre aussi la manière dont elle peut être utilisée à des fins contraires et ne saurait être tout à fait complet qu'après en avoir montré la complexité des différentes lectures potentielles.

Arnaud VERRET

Bibliographie :

ZOLA, Émile, Dossier préparatoire de *La Fortune des Rougon*, BnF, ms. NAF 10303.

BLACHE, Noël, *Histoire de l'insurrection du Var en décembre 1851*, Paris, Le Chevalier, 1869.

MAQUAN, Hippolyte, *Insurrection de décembre 1851 dans le Var. Trois jours au pouvoir des insurgés. Pensées d'un prisonnier*, H. Bernard éditeur, Draguignan, 1853.

TÉNOT, Eugène, *La Province en décembre 1851, étude historique*, 2^e éd., Paris, Le Chevalier, 1868.

AGULHON, Maurice, « Aux sources de *La Fortune des Rougon*. Deux types d'insurgés de 1851 », *Europe*, n°468-469, 1968, p. 161-167.

— *La République au village. Les populations du Var de la Révolution à la II^e République*, Seuil, « L'Univers historique », 1979.

CHARLES, David, « *La Fortune des Rougon*, roman de la Commune », *Romantisme*, 2006, n°131, p. 99-114.

CORBIN, Alain, *Le village des « cannibales »*, Paris, Flammarion, « Champs histoire », 1997.

Zola journaliste. Articles et chroniques, textes choisis et présentés par Adeline Wrona, Paris, Garnier-Flammarion, 2011.